À la recherche d'un absolu perdu ou sur l'actualité d'un vieux débat théorico-méthodologique

ANASTASIA DE LA FORTELLE

En 1912 à Paris, le célèbre théoricien du marxisme Guéorgui Plekhanov (1856-1918) lit l'exposé « L'art et la vie sociale », qui provoque une réaction impétueuse de la part d'un autre représentant, non moins célèbre, de la social-démocratie russe, Anatoli Lounatcharski (1875-1933). C'est à cette opposition polémique de deux théoriciens russes du marxisme, à ce « débat aujourd'hui injustement oublié » qu'est consacré le remarquable article d'Igor Vinogradov « L'absolu d'un ragoût de lièvre relatif. Les paradoxes actuels d'un vieux débat », inclus dans son dernier ouvrage *Les recherches spirituelles de la littérature russe*¹.

Igor Vinogradov s'intéresse à cette controverse au sein du marxisme russe surtout pour deux raisons : d'une part, il considère qu'au cours de celle-ci « un problème a été abordé qui avait une signification réellement fondamentale pour la compréhension des possibilités réelles et des destinées principales de l'idéologie mar-

1. Igor' I. Vinogradov, « Bezuslovnoe ragu iz uslovnogo zajca. Aktual'nye paradoksy odnogo starogo spora » [L'absolu d'un ragoût de lièvre relatif. Les paradoxes actuels d'un vieux débat], in *Id., Duxovnye iskanija ruskoj literatury* [Les recherches spirituelles de la littérature russe], M., Russkij put', 2005, p. 347-390.

xiste toute entière² » ; d'autre part : elle lui permet de revenir à l'actualité et de désigner d'une manière précise et convaincante les impasses théoriques et méthodologique du marxisme russe de l'époque de la pérestroïka (l'article fut écrit en 1989).

Cependant, la brillante analyse en question va bien au-delà, me semble-t-il, des tâches qu'elle s'est initialement fixée : la formule imagée de « l'absolu d'un ragoût de lièvre relatif » peut s'appliquer à bien d'autres polémiques et débats littéraires, artistiques ou philosophiques du XX^e siècle en désignant métaphoriquement l'une des particularités principales de leur fonctionnement et faisant ainsi voir la controverse Plekhanov/Lounatcharski, du point de vue de l'incohérence méthodologique qui la caractérise, comme leur modèle archétypique. Mais pour le démontrer, il s'avère nécessaire de comprendre tout d'abord, en s'appuyant tant sur l'article de Vinogradov que sur les travaux des deux théoriciens marxistes russes, quelle était la raison de leur polémique, de quelle façon ce débat s'est déroulé et de quel type d'incohérence méthodologique il a fait preuve.

Dans son exposé parisien, qui fut ensuite à la base de l'article du même nom publié dans la revue *Sovremennik* (Le Contemporain), Plekhanov, suivant la célèbre devise de Spinoza (« Je n'essaie ni de pleurer, ni de rire, mais, selon la célèbre expression, de comprendre³ »), confronte les deux conceptions, fondamentales pour le XIX^e siècle, de l'art pour l'art et de l'art utilitariste, et montre que d'un point de vue scientifique la question de savoir « laquelle de ces théories est correcte » est illégitime dans la façon même dont elle est posée. Un rapport juste et scientifique à la question, selon Plekhanov, n'admet que le constat d'une certaine régularité factuelle, lorsque chacune de ces deux théories survient dans la concrétude déterminée des conditions de lieux et de temps, une concrétude qui conditionne génétiquement sa formation et son développement. Selon Plekhanov, seule une telle méthodologie et une technique de déduction génétique des phénomènes de l'ordre de la superstructure à partir des conditions d'existence sociale est légitime et, dans cette assertion, on reconnaît le pathos général de la polémique de Plekhanov avec l'esthétique des Lumières : lorsqu'à une approche normative de l'art il oppose une approche génétique.

2. *Ibid.*, p. 352.

3. Georgij V. Plekhanov, « *Iskusstvo i obščestvennaja žizn'* (1912-1913) » [L'art et la vie sociale], in *Id.*, *Iskusstvo i literatura* [L'art et la littérature], M., Goslitizdat, 1948, p. 268.

La défense d'une telle méthodologie provoqua une réaction impétueuse de Lounatcharski, aussi bien immédiatement après l'exposé que bien plus tard, par exemple dans l'article de 1930 « G. V. Plekhanov comme critique littéraire⁴ », publié après la mort de son opposant. En quoi consistait ce désaccord ?

La réponse traditionnelle est que Lounatcharski reproche à Plekhanov un objectivisme superflu, le manque d'activité de sa méthodologie génétique, l'amoindrissement de la phase active-évaluative de la critique marxiste.

Or, Vinogradov, textes à la main, démontre d'une manière convaincante que Plekhanov n'a jamais dédaigné la possibilité de

mener toutes ses analyses socio-génétiques objectives de l'art également à des conclusions directement pratico-politiques exprimant sans équivoque son intérêt – engendré par l'appartenance à une classe et à un parti – pour le développement d'un art qui corresponde aux intérêts du prolétariat⁵.

Quant à Lounatcharski, ce n'est pas la passivité de Plekhanov qui ne lui convenait pas, mais les fondements méthodologiques généraux sur lesquels il construisait son approche : bien que Plekhanov reconnût la nécessité d'une appréciation de classe dans la critique marxiste, il considérait néanmoins que d'un point de vue scientifique, il n'existait nul critère inconditionnel objectif « pour la comparaison entre les arts des différentes époques⁶ ». Alors que, de l'avis de Lounatcharski, la tâche principale de son temps consistait justement à écarter ce qu'il appelait l'incohérence méthodologique de Plekhanov, c'est-à-dire à établir un lien organique entre le point de vue génétique et « le point de vue appréciatif publiciste et esthétique⁷ » ; en d'autres termes, la tâche principale était de démontrer la valeur inconditionnelle de tout ce que, de l'intérieur du paradigme marxiste, Plekhanov, refusant de proclamer son « goût esthétique⁸ » normatif et absolu, considérait comme conditionné

4. Anatolij V. Lunačarskij, « G. V. Plekhanov kak literaturnyj kritik » [G. V. Plekhanov comme critique littéraire], in *Id.*, *Sobranie sočinenij v 8 t.*, M., Xudožestvennaja literatura, 1967, t. 8, p. 222-301.

5. Igor' I. Vinogradov, « Bezuslovnoe ragu iz uslovnogo zajca... », art. cit., p. 356.

6. Anatolij V. Lunačarskij, « G. V. Plekhanov kak literaturnyj kritik », art. cit., p. 244.

7. Igor' I. Vinogradov, « Bezuslovnoe ragu iz uslovnogo zajca... », art. cit., p. 359.

8. Georgij V. Plekhanov, « Iskusstvo i obščestvennaja žizn' (1912-1913) », *op. cit.*, p. 297.

historiquement et par l'appartenance de classe, c'est-à-dire : comme relatif.

Plekhanov était conséquent dans cette position qu'il soutenait déjà lors de la polémique avec l'idéologie des Lumières, rappelant que toute norme axiologique a toujours sa base et que l'existence de normes éthiques ou esthétiques présupposait l'existence d'une « instance-base de départ absolue, inconditionnelle [...] prescrivant ces normes et ces principes⁹ ». À l'absolutisme des Lumières, qui partait de l'idée de l'immutabilité de la nature de l'homme et aspirait légitimement à « trouver le meilleur système, c'est-à-dire celui qui correspondait le mieux à la nature humaine¹⁰ », Plekhanov – et c'est un procédé marxiste habituel – oppose une représentation de cette dernière comme instance historiquement et socialement changeante, déterminant en conséquence les formes idéologiques qui l'expriment : les critères de n'importe quelle norme axiologique sont toujours historiquement concrets, c'est-à-dire relatifs. Ce qui permet à Plekhanov de reconnaître le fait de « la légitimité relative (historique) » des rapports sociaux et des principes esthétiques, même lorsqu'ils « méritent d'être condamnés du point de vue des idées [...] contemporaines¹¹ ».

C'est précisément cette position de Plekhanov, lequel dans le sillage de Belinski et Taine, nie l'absolutisme des critères axiologiques (et parmi eux des critères artistiques), qui ne convient pas à Lounatcharski. Ce dernier ne le reconnaît jamais directement, mais se bat justement contre cette position.

L'astuce théorique de Lounatcharski, comme le montre et le démontre remarquablement Vinogradov, c'est qu'en essayant de fonder « d'un point de vue purement scientifique la légitimité de la démonstration d'une plus grande dignité d'une époque par rapport à une autre », et (naturellement, avec un regard vers Marx) voyant dans « le développement de la richesse humaine » et « le développement des forces de production humaines¹² » l'existence d'un critère objectif pour « la comparaison des époques d'après la gran-

9. Igor' I. Vinogradov, « Bezuslovnoe ragu iz uslovnogo zajca... », art. cit., p. 363.

10. Cité in I. I. Vinogradov, « Bezuslovnoe ragu iz uslovnogo zajca... », art. cit., p. 363.

11. Georgij V. Plekhanov, « Eščë o Tolstom » [Encore à propos de Tolstoï], in *id.*, *Iskusstvo i literatura* [L'art et la littérature], M., Goslitzdat, 1948, p. 717.

12. Anatolij V. Lunačarskij, « G. V. Plekhanov kak literaturnyj kritik », art. cit., p. 245-247.

deur de leurs institutions esthétiques, sociales, éthiques et autres¹³ », Lounatcharski, dans ses propres raisonnements (lorsqu'il affirme par exemple que le monde antique stimulait beaucoup plus que le Moyen Âge le développement de l'ensemble des capacités humaines), substitue subrepticement au « critère objectif historico-économique » le point de vue de « normes idéologiques, d'absolus conceptuels¹⁴ ». Au final, pour Lounatcharski, ce qu'il fallait démontrer devient le point de départ de ses déductions logiques. Tout comme le critère du degré des forces productives lui-même opère, chez Lounatcharski, à l'intérieur du jugement analytique au sens kantien, lorsque ce critère est affirmé *a priori*, une fois encore comme un certain sens absolu, au-delà de tout fondement axiologique et de toute démonstration/argumentation.

Et bien sûr en ce sens Plekhanov, comme le montre Vinogradov, s'est avéré un théoricien du marxisme beaucoup plus logique – il ne s'est pas écarté d'un iota du principe fondateur de la concrétude et de la mutabilité historique, qui est à la base de l'axiologie marxiste de la relativité historique. Et si on peut évoquer la présence dans ce débat d'une incohérence méthodologique, elle est à chercher, sans aucun doute, du côté justement de Lounatcharski dont les tentatives de faire passer un « lièvre relatif » pour un « lièvre absolu » s'enracinent par ailleurs (comme le démontre Vinogradov) parfaitement bien dans le contexte politique de l'époque : au moment où l'opposant de Plekhanov tente de priver l'idéologie marxiste de sa relativité axiologique, Andreï Vychinski mène des opérations analogues dans la jurisprudence socialiste. Le temps est venu d'une lutte violente pour la pureté et l'unité des rangs contre toutes les déviations et tous les déviationnistes, et c'est pourquoi il est nécessaire de tenter l'absolu d'un ragoût à partir d'un lièvre relatif.

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, Vinogradov fonde l'actualité de ce vieux débat qu'il analyse si pertinemment, sur les particularités du contexte politico-idéologique qui lui est contemporain – quand son exemple aiderait à démasquer l'inconsistance théorico-méthodologique des « apologistes marxistes actuels du droit, de la morale universelle et des valeurs absolues¹⁵ ».

13. Igor' I. Vinogradov, « Bezuslovnoe ragu iz uslovnogo zajca... », art. cit., p. 375.

14. *Ibid.*, p. 375.

15. *Ibid.*, p. 390.

Mais l'actualité théorico-méthodologique de cette polémique est tout aussi évidente dans un contexte que Vinogradov n'a pas évoqué (tel n'était pas son but) et qui dépasse largement les « frontières » de la pensée russe.

Tout d'abord, du point de vue de son contenu – qui porte sur le bien-fondé et la légitimité de l'esthétique scientifique – il rejoint celui des théories littéraires du XX^e siècle, alors que se poursuivent les discussions sur la possibilité et (ce qui est plus important encore) sur la nécessité d'élaborer des critères esthétiques absolus pour déterminer ce qu'est un classique, ce qu'est la bonne ou la mauvaise littérature ; les discussions sur la possibilité pour les évaluations littéraires d'avoir une base rationnelle, légitime, et sur la question de savoir si les valeurs esthétiques ont un caractère objectif. Sous ce rapport et en ne donnant qu'un seul exemple, on peut, à la suite d'Antoine Compagnon¹⁶, évoquer le livre de Gérard Genette *La Relation esthétique*¹⁷, dans lequel une place importante est dévolue à Kant et à sa réflexion sur le principe déterminant du jugement esthétique, qui ne peut être que subjectif, mais qui, n'étant chargé d'aucun intéressement personnel, se distingue, selon Kant, par ses « prétentions légitimes à l'universalité¹⁸ ». De l'intérieur de son paradigme, Genette, en menant les raisonnements de Kant jusqu'à leur aboutissement logique, dénonce ce que Antoine Compagnon propose de nommer « l'illusion esthétique¹⁹ » : le jugement esthétique n'a pas de pertinence théorique puisqu'il est toujours « une appréciation personnelle objectivée²⁰ ».

Mais cet ancien débat est actuel aussi et surtout du point de vue de l'incohérence méthodologique qui s'y est manifestée et qui consiste à rechercher l'absolu là même où la logique du paradigme se fonde sur l'idée de la relativité. L'un des meilleurs exemples : les polémiques récentes au sein des théories contemporaines de l'interprétation.

Les discussions sur les droits du texte et ceux de ses interprètes, sur la définition de l'acte d'interprétation, sur la nature de ses mécanismes et sur ses limites occupent la pensée théorique depuis longtemps déjà, prenant leur forme moderne au début du XIX^e

16. Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris, Seuil, 2014, p. 527.

17. Gérard Genette, « La Relation esthétique », in *Id.*, *L'œuvre de l'art*, t. 2, Paris, Seuil, 1997.

18. Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, *op. cit.*, p. 530.

19. *Ibid.*, p. 273.

20. Gérard Genette, « La Relation esthétique », *art. cit.*, p. 89.

siècle dans la conception romantico-historiciste de l'herméneutique, celle préconisée par Schleiermacher et qui surgit là où règne la mécompréhension.

L'un des récents exemples de telles discussions est la célèbre polémique d'Umberto Eco, Richard Rorty et Jonathan Culler, au début des années 1990, sur les limites de l'interprétation et les mécanismes de *misreading*²¹. Umberto Eco, qui, dix ans auparavant, défendait d'une manière inconditionnelle les droits du lecteur dans la création du sens textuel, traite, dans ses leçons des années 1990, de fanatisme épistémologique la tentative de trouver dans le texte tout ce que l'on veut, sauf ce que l'auteur avait en vue. N'acceptant toujours pas de soumettre le texte à une signification « unique et préexistante²² », il évoque néanmoins le caractère erroné de la compréhension de la notion de *semiosis illimitée* de Charles S. Peirce comme de l'ouverture du texte à *n'importe quelle* interprétation. Considérer que cette dernière est sans limites « ne veut pas dire que tout acte d'interprétation est à même de s'achever d'une manière réussie²³ ». Selon Eco, il n'y a pas de règles pour déterminer l'exactitude et la justesse de l'interprétation mais il existe des critères pour établir la surinterprétation. De l'intérieur de son paradigme d'*intentio operis* se différenciant aussi bien de l'*intentio auctoris* que de l'*intentio lectoris*, l'argument principal d'Eco contre le *misreading* devient la cohérence textuelle interne représentant ce « point d'ancrage²⁴ » qui empêche les excès de l'interprétation. Ainsi – il s'agit du célèbre exemple d'Umberto Eco – en expliquant un texte dans lequel on nous dit qu'il y a trente figues dans un panier, nous pouvons nous mettre à réfléchir au sens figuré du mot figue en anglais, mais nous ne pouvons pas feindre qu'il s'agisse « de pommes ou de licornes²⁵ ».

21. U. Eco, R. Rorty, J. Culler & C. Brooke-Rose (éd.), *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996. Voir à ce sujet A. de La Fortelle, « (Sur)interprétation et malentendu : quelques réflexions à propos de l'épistémologie des études littéraires », *Cahiers de L'ILSL*, 44, 2016, UNIL, Lausanne.

22. Umberto Eco, « Interprétation et histoire », in *Id. & al., Interprétation et surinterprétation, op. cit.*, p. 35.

23. *Ibid.*, p. 22.

24. Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, trad. de E. Sacré, revue par Paul Ricœur, Paris, Seuil 1996, p. 186.

25. Umberto Eco, « Interprétation et histoire », art. cit., p. 39.

Dans sa réponse provocatrice à Eco²⁶, qu'il accuse d'une manière à la fois catégorique et virulente de substantialisme et d'essentialisme, le philosophe néo-pragmatique américain Richard Rorty affirme que le processus d'interprétation n'existe pas en tant que tel ; qu'il n'existe que l'utilisation, l'instrumentalisation du texte, lorsqu'on peut adapter n'importe quel texte à n'importe quel schéma analytique choisi par le critique et lorsque l'explication a pour but non pas la description fidèle de l'objet, mais la réalisation de quelque objectif. L'argument épistémologique d'une telle conception est l'idée que les textes n'ont pas de nature, ni d'essence propre, qui est toujours le produit de l'acte de lecture ; la cohérence du texte n'est pas une qualité immanente mais se constitue au travers du discours méta-textuel.

La position de Richard Rorty contient toute sorte d'incohérences aussi bien conceptuelles (par exemple son affirmation que les textes, privés pourtant de toute essence, peuvent néanmoins opposer une résistance, bloquer les tentatives des lecteurs de les soumettre à leurs buts), que méthodologiques. Ces artifices et ces incohérences méthodologiques qu'on rencontre par ailleurs chez d'autres tenants de la même approche théorique anti-herméneutique et anti-formelle²⁷ sont de la même nature que ceux qui sont apparus lors de la polémique entre Lounatcharski et Plekhanov.

En effet, de l'intérieur du paradigme anti-essentialiste, qui subordonne l'idée de texte à celle d'utilisation (« toutes les descriptions [...] sont évaluées en fonction de leur capacité en tant qu'instruments répondant à divers usages²⁸) et par là même relativise absolument le processus d'interprétation, montrant tout le caractère incertain de celle-ci, et mettant en évidence l'impossibilité de la rattacher au moindre critère de stabilité ainsi que sa conditionnalité aussi concrète que systématique, la polémique avec d'autres théories, essentialistes par exemple, doit user de méthodes qui ne contredisent pas le présupposé conceptuel de départ – celui de relativité. Ces méthodes doivent être conditionnées non pas par l'idée de la justesse ou non-justesse de la démarche épistémologique elle-même, mais par celle de l'efficacité et de la pertinence

26. Richard Rorty, « Le parcours du pragmatiste », in U. Eco *et al.*, *Interprétation et surinterprétation*, *op. cit.*, p. 81-101.

27. Par exemple : T. Mondémé, « L'acte critique : autour de Rorty et de Barthes », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 13, 2007 (<https://traces.revues.org/313>).

28. Richard Rorty, « Le parcours du pragmatiste », *art. cit.*, p. 84.

d'un tel ou tel usage du texte. Néanmoins, et Rorty, et Mondemé, attaquant le paradigme adversaire dans son essence et non du point de vue de sa portée pragmatique, se fixent comme but de démontrer avant tout son côté fondamentalement erroné. De plus, pour le faire, ils choisissent la voie de la rhétorique des jugements analytiques affirmant des *a priori* (absence dans le texte de toute qualité fondamentale immanente, existant objectivement), ce qui demande, en réalité, d'une part, à être argumenté et fondé et, d'autre part, à être présenté comme une des approches possibles et non exclusives/inconditionnelles de l'interprétation. Comme lors de la controverse théorique marxiste évoquée dans la première partie de l'article, plusieurs décennies plus tard et dans un contexte tout autre, là où la logique interne du paradigme nécessite le refus de toute absolutisation – une démarche à la Plekhanov –, on agit à la Lounatcharski, discutant et affirmant le Sens et la Valeur, et posant le postulat de leur caractère naturel. Une fois de plus, on tente de créer « l'absolu d'un ragout » en prenant comme ingrédient principal « un lièvre » bien « relatif ».

En proposant cette heureuse formule qui fonctionne, comme on l'a vu, bien au-delà des limites du matériau dont elle est issue, l'article d'Igor Vinogradov suggère également la seule, à notre avis, explication plausible de son universalité si étonnante. Cette explication n'est plus historique ou idéologique, mais métaphysique. Vinogradov rappelle à son lecteur que Kant, tout en fondant l'impossibilité d'une métaphysique scientifique, a montré de manière convaincante le caractère insurmontable du besoin de l'homme de constamment « transcender, dans le domaine de la métaphysique, les limites des possibilités de la raison pure ». Cette dernière, ne réalisant la connaissance que dans la logique des liens de causes à effets, tend toujours inmanquablement à l'achèvement de toute série de causes et d'effets par sa « cause ultime, absolue²⁹ » dont la recherche, comme nous avons tenté de le démontrer, devient dans certains cas une vraie pierre d'achoppement pour la cohérence d'une démarche méthodologique.

Université de Lausanne (UNIL)

29. Igor' I. Vinogradov, « Beuslovnoe ragu iz uslovnogo zajca... », art. cit., p. 383.